

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



La conscience d'une menace impérialiste dans la presse haïtienne (étude du journal Le Matin de l'année 1898)

Alain Yacou

Numéro 45-46, 3e trimestre–4e trimestre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043897ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043897ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yacou, A. (1980). La conscience d'une menace impérialiste dans la presse haïtienne (étude du journal Le Matin de l'année 1898). *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (45-46), 83–111. <https://doi.org/10.7202/1043897ar>

La conscience d'une menace impérialiste dans la presse haïtienne (étude du journal *Le Matin* de l'année 1898)

par
Alain YACOU

I. — LA PRESSE, LE MONDE DES IDEES, LA NATION

Lorsque débute, le 24 février 1895, la Seconde Guerre de Libération nationale de Cuba, c'est bien naturellement que la « question cubaine » trouvera sa place dans la presse haïtienne, une presse nombreuse, alerte et consistante¹.

Pour Port-au-Prince notamment, plusieurs journaux quo-

* Communication présentée au premier Colloque des Hispanistes des Antilles-Guyane (Martinique, 18 et 19 mai 1978).

(1) Pour la période qui nous occupe, voici la liste des journaux et revues conservés à Port-au-Prince à l'Institut Louis de Gonzague :

— *A.B.C.* (le samedi) Port-au-Prince, 27 mars - 27 juillet 1897.

— *L'Ami de l'Ordre*, Cap Haïtien, 29 mai - 18 juin 1898 (hebdo).

— *Le Bon Sens*, Port-au-Prince, 1897.

— *Bulletin du Nord*, journal hebdo ; politique, social et littéraire, Cap Haïtien 1897.

— *L'Echo d'Haïti*, journal politique, économique et littéraire, 1899 P.-au-Prince.

— *Gazette des Tribunaux*, journal des débats et des décisions judiciaires ; le 1^{er} et 15 de chaque mois, Port-au-Prince.

— *L'Impartial*, édition hebdomadaire, Port-au-Prince, déc. 1890-1897.

— *L'Intérêt Général*, journal politique économique et littéraire, le samedi, Port-au-Prince 1899.

— *Le Matin*, 2 mai 1898 - 29 avril 1899, journal de renseignements et d'annonces.

— *Le Nouvelliste*, 1^{er} août 1899, journal quotidien commercial et d'annonces, Port-au-Prince.

— *L'Opinion Nationale*, journal politique et économique, le samedi, P.-au-P., 5 septembre 1891.

— *La Morale Publique*, lundi-mercredi-vendredi, P.-au-P., 20 juin-20 septembre 1897.

— *Patrie*, journal hebdo, Port-au-Prince, 1895.

— *La Presse*, journal hebdo.

— *La Presse Indépendante*, juillet 1897.

tidiens ou hebdomadaires ont été conservés pour cette période, qui, aux Archives nationales d'Haïti, qui, à l'Institut Louis de Gonzague, où M. Henock Trouillot et le frère Lucien, directeurs respectifs de ces institutions, nous ont été, dans l'embarras, d'un réel secours².

Notre choix s'est porté volontiers sur le journal *Le Matin* et d'abord parce qu'il s'agissait d'un quotidien dont la naissance, en mai 1898, coïncidait avec le début de l'intervention armée nord-américaine dans le conflit hispano-cubain, ce grand tournant de la guerre d'Indépendance que J. Marti avait toujours pressenti, cette éventualité redoutable qu'il avait tenté de conjurer, son apostolat durant, et qu'il évoquait encore à la veille de sa mort dans sa lettre inachevée à Manuel Mercado (le 18 mai 1895) :

« Je suis chaque jour en danger de donner ma vie pour mon pays et pour mon devoir — puisqu'ainsi je l'entends et que la résolution ne me fait point défaut pour le mettre en pratique —, devoir qui m'impose d'empêcher à temps par l'indépendance de Cuba que les Etats-Unis ne s'étendent dans les Antilles et qu'ils ne s'abattent, avec ce surcroît de force, sur nos patries américaines. »³

C'est donc cet événement dont la portée sera immédiatement perçue par l'autre Amérique, « Nuestra America », « L'Amérique indigène de sang »⁴ et analysée avec profondeur dans toutes les Antilles, c'est cet événement-là, amplement relaté sur la terre toute proche d'Haïti, qui contribuera au succès du journal *Le Matin*, devenu aujourd'hui le grand quotidien *Le Nouvelliste* bien connu.

Et en effet, les débuts du journal, comme le rappelait un de ses correspondants, semblent avoir été bien modestes :

— *Le Ralliement*, journal pol., litt. et commercial (le jeudi) P.-au-P. 1897-1902.

— *La Revue Générale*, P.-au-P. 1898.

— *La Ronde*, 5 mai 1898.

— *L'Impartial quotidien*, 1897.

(2) La remarquable *bibliografía de la Guerra de la independencia* (1895-1898) publiée par la Bibliothèque nationale José Marti de la Havane en 1975 fait peu de place aux sources que représentent les journaux et revues des pays riverains de la Caraïbe.

(3) J. Marti, camps de Dos Rios, 18 mai 1895.

(4) Voir à ce sujet, Guy Alain Dugast, *Les idées sur l'Amérique latine dans la presse espagnole autour de 1900*, Centre d'études ibériques et ibéro-américaines au XIX^e siècle. Lille 1971.

150 exemplaires par jour. Mais quelques semaines plus tard, la guerre aidant, on tirait déjà à 600 exemplaires⁵.

Pour Port-au-Prince à la fin du XIX^e siècle, un tirage quotidien de 600 exemplaires représente déjà un marché considérable, si l'on en croit les observations amères de B. Danache en 1902 :

« Trouver un éditeur en Haïti, écrivait-il, est un problème presque insoluble. Et cela s'explique : les livres n'ont pas de preneurs chez nous. Sur une population de près de 150.000 âmes, Port-au-Prince, la capitale, la tête du pays, le siège du gouvernement de la République peut à peine réunir — chose triste — 2.000 lecteurs et 500 personnes pouvant ou voulant se payer le luxe d'acheter un livre. »⁶

Le journal *Le Matin* s'adressera donc en particulier à une élite dont on s'accordera à reconnaître qu'elle fut forgée de toutes pièces, en 1860, par le président Geffrard qui avait signé cette année-là avec le Saint-Siège un concordat grâce auquel de nombreuses congrégations, accueillies avec sollicitude par la bourgeoisie des villes, purent ouvrir ici et là de très bonnes écoles⁷. L'œuvre atteindra bien vite d'ailleurs son apogée lorsque sous l'impulsion du ministre François Manigat et grâce au soutien de l'Alliance Française, le président Salomon fit venir en 1887 des professeurs français pour le Lycée National⁸.

« Ainsi, nous dit R. Gaillard, dans les dernières années du XIX^e siècle, grâce à cet essor de l'instruction, une intelligence cultivée, éclairée, éprise de raison et de vérité, confrontait l'enseignement reçu avec la réalité environnante, et, généralement, aspirait, avec ses nouvelles idées, à modifier la vie⁹. »

Cette « réalité environnante » a été cernée par S. Castor dans un ouvrage relativement récent consacré à l'occupation nord-américaine en Haïti (1915-1934) :

« Haïti, écrit-elle, después de un siglo de independencia,

(5) *Le Matin*, 11 juillet 1898.

(6) Berthomieux Danache, *Choses vues, récits et souvenirs*, 1902, Port-au-Prince, 1939, préface page 1.

(7) R. Gaillard, *Etzer Vilaire, témoin de nos malheurs*, Haïti, 1972.

(8) Georges Corwington, *Port-au-Prince au fil des ans*, Port-au-Prince 1977, Tome III, p. 302, voir également p. 304 et suivante.

(9) R. Gaillard, *Etzer Vilaire... op. cit.* p. 23.

ofrecía todas las características del estancamiento económico y de un profundo desequilibrio social. La producción no aumentaba. Las masas vivían en la mayor miseria. La administración pública era caótica. El país no experimentaba ni estabilidad ni progreso »¹⁰.

Le panorama politique n'était pas plus encourageant. L'Etat Haïtien est en crise, crise institutionnelle, crise morale surtout, suivant Louis Borno. « Les bases mêmes de notre société sont incomplètes », écrit E. Paul dans ses *Etudes Politiques* qui sont de 1891-1892¹¹.

Dans ces conditions, on comprend que « la résistance du milieu, le poids énorme du régime » aient ruiné bien des efforts et réduit à l'inanité bien des espérances.

D'ailleurs, le panorama culturel ou plus exactement littéraire est dominé par une génération perdue et une école qui est celle du désenchantement¹².

Dans le premier numéro de la revue « *La Ronde* » (le 5 mai 1898), on pouvait lire sous la plume de D. Bellegarde, le témoignage de toute une élite intellectuelle hautement déçue par la politique politicienne :

« Bannissant de notre revue la desséchante politique et les questions qui n'intéressent pas directement ou indirectement l'art, nous ferons la ronde autour des idées et des hommes, essayant de les comprendre et de les faire aimer... »²³.

Faut-il voir dans ces paroles de désarroi l'annonce d'un suicide, celui de cette « jeunesse pensive et triste » chantée par l'Haïtien Charles Moravia¹⁴, un suicide collectif un peu à la manière de celui des *Dix hommes noirs* du poète Etzer Vilaire ?¹⁵. Non point. Le désespoir est ici un masque, et en réalité il s'agit d'un style, celui d'un romantisme attardé. Aussi,

(10) Suzy Castor, *La Occupation norteamericana de Haïti*, Mexico 1971.

(11) Edmond Paul, *Etudes Politiques*, 1891-1892.

(12) *La Ronde* du 5 mai 1898.

(13) Charles Moravia, *La Ronde*, 15 juin 1901. Sonnet à Etzer Vilaire :

Nous l'avons reconnue hélas ! en tes dix hommes

La jeunesse pensive et triste que nous sommes.

(14) Etzer Vilaire, *Les dix hommes noirs* (1901). Reproduction intégrale du poème dans R. Gaillard, *Etzer Vilaire, témoin de nos malheurs*, Haïti 1972.

(15) Hénock Trouillot, *Les origines sociales de la littérature haïtienne*, Port-au-Prince, 1933 p. 363.

comme l'a dit M. Hénoch Trouillot avec infiniment de raison :

« Dans sa vision d'enfer, le poète n'a remarqué que son petit monde étroit... Le petite minorité d'esthètes évolués que représentait Vilaire, détachée du réel, et qui, pourtant, en profitait largement, portait le poids de cette douleur indicible... La généralité des hommes de ce temps... exprimait non du découragement, mais de la révolte, de la haine contre des faillites renouvelées de nos élites tarées »¹⁶.

On ne saurait être plus sévère pour les intellectuels de la génération haïtienne de 1898. A la vérité, aucun d'eux n'a cédé à la griserie de je ne sais quel mal du siècle :

« Malgré tout, écrivait le même Bellegarde dans ce même *manifeste* des intellectuels de « *La Ronde* », notre jeunesse se réveille et proteste contre l'envahissement du mal terrible qui nous ronge »¹⁷.

En sorte que la guerre hispano-cubaine coïncidera en Haïti avec l'éveil d'une conscience nouvelle, et fournira l'occasion d'une réelle et féconde descente en soi-même. La presse surtout, semble-t-il, en sortira grandie car elle sera la première à exprimer la nécessité d'agir, « l'obligation de réagir » face à une menace qui finira bien par se concrétiser dix-sept ans plus tard environ en Haïti même.

C'est ainsi que le journal « *Le Matin* » au sous-titre volontiers modeste, *quotidien de renseignements et d'annonces*, on y reviendra, aura atteint très vite une hauteur de ton et une qualité dans l'information telles que ses lecteurs durent vivre l'événement comme s'il s'agissait déjà d'une affaire intérieure du pays.

II. — « LE MATIN », STRUCTURES, INFORMATION ET OPINION

Durant toute l'année 1898 et malgré son succès grandissant, « *Le Matin* » se vendra 5 centimes l'exemplaire, l'abonnement ne dépassant pas une gourde¹⁷. En réalité, le journal ne semble pas avoir été démuné de moyens. Nous n'en voulons pour preuve que cette correspondance d'un reporter E. Lhec-

(16) *La Ronde*, 5 mai 1898.

(17) Un abonnement au *Matin* « donnait droit à la publicité gratuite des adresses professionnelles » (2 lignes au maximum) (*le Matin* du 2 mai 1898).

tric au Directeur du journal, le 9 mai 1898. Il avait été dépêché dans les eaux du Pacifique pour suivre l'affrontement des deux flottes ennemies à Cavité. Il vaut de citer un passage significatif de cette correspondance :

« Je vous écris à la hâte, les oreilles encore pleines du bruit de la cannonade, épouvantable gamme d'éclats infernaux, et les yeux émerveillés des prouesses de l'habileté et de sang-froid des Américains. Me conformant à vos instructions qui me disent de n'épargner aucune dépense pour renseigner « *Le Matin* », j'ai affrété un yacht japonais, le « *Lha-Bhou-Linn* », une merveille de célérité, 23 nœuds à l'heure, et c'est de son bord que j'ai suivi les évolutions de l'escadre américaine et que j'ai assisté à la destruction de la flotte espagnole... Le courrier part dans un moment, je suis le seul représentant de la presse sur les lieux et « *Le Matin* » sera le premier journal du monde qui publiera ces nouvelles, grâce aux sacrifices d'argent qu'il n'hésite pas à faire pour tenir ses lecteurs au courant des péripéties de cette guerre. J'ai laissé à Hong-Kong les reporters du *New-York Herald*, du *World* et de l'*Associated Presse*. Ils ont tous les trois chacun de son côté, essayé d'avoir le « *Lha-Bhou-Linn* », seul yacht qu'on pouvait affrêter, mais je les ai tous évincés à coups de dollars »¹⁸.

Le directeur du « *Matin* », Cheraquit, n'est pas un homme éloigné du pouvoir. Il n'en laisse rien paraître cependant. Il conçoit d'ailleurs son journal comme une libre entreprise dont il serait le patron libéral :

« *Le Matin* », écrit-il, n'est pas un organe politique, c'est-à-dire une de ces tribunes publiques où trop souvent les têtes et les partis s'échauffent et engendrent la tempête toujours au détriment du journal... Et plus loin : « En tout état de cause, nous ne nous départirons jamais de ce sage principe résumé en deux mots : modération et décence en tout. On ne trouvera ici jamais rien qui puisse blesser les personnes, les mœurs et la religion. Nous ne voulons qu'être utiles à tous sans nuire à personne »¹⁹.

Mais comme nombre de journaux de cette époque, « *Le Matin* » est un organe de presse à vocation commerciale qui finira bien par se fourvoyer dans la politique :

(18) *Le Matin*, 18 mai 1898, deuxième page, service spécial du *Matin* dans les eaux du Pacifique. E. Lhectric.

(19) *Le Matin*, journal quotidien de renseignements et d'annonces. Vendredi 1^{er} juillet 1898.

« Notre programme, écrivait-on, comme l'indique le sous-titre est de fournir au public en général, au monde des affaires du bord de mer particulièrement, toutes sortes de renseignements susceptibles d'intéresser et de rendre service »²⁰.

Toutefois, on s'empressait d'ajouter :

« Certes, nous consignerons ici les événements politiques, mais à titre de renseignements, soit pour éclairer le public sur leur réelle portée, soit pour signaler à l'administration supérieure une erreur susceptible de préjudices à ses vrais intérêts et à ceux de la communauté »²¹.

Or, depuis 1895, le peuple haïtien tout entier suivait avec émotion les péripéties de cette lutte de libération que menait l'armée des patriotes cubains, « constituée de 95 % de noirs » dans la zone orientale de l'île, comme on se plaisait à le répéter à Port-au-Prince²². Pour ce peuple haïtien dont les ancêtres glorieux avaient mené avec une opiniâtreté sans égale « une guerre à en perdre l'âme » (Pamphile de Lacroix) contre le corps expéditionnaire français, l'issue des combats ne faisait pas l'ombre d'un doute, la fortune des armes souriant chaque jour un peu plus aux valeureux soldats Mambis de Cuba²³.

Il faut rappeler à cet endroit qu'une importante colonie cubaine s'était établie à Port-au-Prince durant la guerre et qu'elle jouissait de la plus grande considération. Il s'agissait bien entendu d'émigrés politiques qui avaient à leur tête le docteur Nunez « véritable ambassadeur de la République de Cuba en armes »²⁴. Au vrai, en s'installant à Port-au-Prince, les membres de la junte révolutionnaire cubaine savaient parfaitement qu'ils pouvaient compter sur les sentiments internationalistes à toute épreuve du peuple haïtien et en tout cas sur ce qu'il faut bien appeler leur « Antillanité » militante.

(20) *ibid. id.*

(21) *ibid. id.*

(22) *Le Matin*, 7 juillet 1898.

(23) Sur ce point, voir Emilio Roig de Leuchsenring, *Cuba no debe su independencia a los Estados Unidos* Santiago de Cuba 1975. Editorial Oriente (Instituto Cubano del Libro), Tomado de la cuarta edición de Ediciones Tertulia, 1961.

(24) Voir R. Gaillard, *Les blancs débarquent, 1914-1915 ; Les cent jours de Rosalvo Bobo*, Port-au-Prince, 1973, p. 210 « un Cubain en 1912, expliquant à un chroniqueur haïtien l'origine de ses rancœurs, lui disait : vous avez connu les membres de la junte révolutionnaire cubaine à Port-au-Prince, présidée par le docteur Nuñez. Il y avait là des noirs, des mulâtres et des blancs, unis par un même rêve... »

Le fait nouveau, déroutant même, au mois de mars, c'est l'intervention nord-américaine, la guerre déclarée entre l'Espagne et les Etats-Unis que l'éditorial du « *Matin* » du 10 juin 1898 pouvait avec un certain recul déjà qualifier de choc entre l'Ancien et le Nouveau monde²⁵. On comprend que cette intrusion des Etats-Unis ait donné un regain d'intérêt à une guerre que l'on considérait déjà comme terminée. Aussi, la nation haïtienne s'interroge-t-elle. Ce n'est point encore l'inquiétude des derniers jours de la guerre : tout ici n'est que surprise et même stupéfaction. Le journal « *Le Matin* » comme d'autres organes de presse dans le monde de la Caraïbe se devra d'analyser l'événement avec rigueur au jour le jour puis d'en tirer les leçons une fois que le canon se sera tu.

De fait, de mai à septembre 1898 au moins « *Le Matin* » consacrera toute une série d'articles à l'ensemble des événements qui eurent pour scène le Pacifique et les Philippines tout aussi bien que la mer Caraïbe et la région orientale de l'île de Cuba ; la double défaite navale espagnole de Cavité et de Santiago de Cuba, mais aussi les répercussions du « désastre » dans notre Amérique, en Haïti même et à Cuba, en Espagne et en Europe.

A cet égard, on trouvera dans les colonnes du quotidien deux types d'articles au moins relatifs à la guerre :

— le premier sera généralement très court sous forme de « nouvelles brèves » ou de « dernières nouvelles » suivant les rubriques trouvées. Il s'agit essentiellement de nouvelles du front, transmises par des dépêches adressées ordinairement à la direction. Ces articles quand ils occupent exceptionnellement une colonne de la première page tiennent lieu d'éditorial sous le titre invariable de la « Guerre hispano-américaine ».

— Le deuxième type d'article que nous appellerons article de fond, occupe plusieurs colonnes, soit de la première, soit de la seconde page du journal.

Plusieurs de ces articles, les plus consistants d'ailleurs, sont de la plume d'un supposé « correspondant particulier », singulier personnage sur lequel nous reviendrons et qui répondait au pseudonyme de « *Ignotus* », on ne saurait mieux prétendre à l'anonymat ! D'autres rédigés au lendemain de la prise de Santiago de Cuba par les forces alliées cubano-amé-

(25) *Le Matin*, 10 juin 1898.

ricaines étaient l'œuvre d'un abonné (personnage peut-être fictif qui pouvait bien être le directeur Chéraquit lui-même, journaliste profond à ses heures, on le verra). Il s'agit là d'un ensemble cohérent d'analyses sur les conséquences géo-politiques, culturelles, idéologiques et économiques de la victoire du géant du Nord.

Il faut bien dire que face à cette pléthore, les nouvelles nationales elles-mêmes s'estompent bien souvent. Elles ne prendront le pas sur l'événement extérieur qu'une seule fois lors d'un incident diplomatique franco-haïtien provoqué par une ressortissante française d'origine martiniquaise qui s'était répandue en brocards contre la première dame du pays, pour la plus grande joie de certains journaux parisiens qui les avaient recueillis. « *Le Matin* », sous la signature de son directeur, prit nettement la défense du pays offensé en la personne de l'épouse du président Sam²⁶.

S'agissant du conflit hispano-américain lui-même, l'opinion du journal n'est pas uniforme. Les soudaines divergences de point de vue qui se firent jour dans le pays affleurent dans les colonnes du « *Matin* ».

C'est ainsi qu'il n'y a pas toujours une adéquation bien nette entre les « nouvelles brèves » et autres courtes analyses au jour le jour d'une part et les articles de fond du « correspondant particulier » du journal d'autre part.

D'ailleurs, les rapports entre le directeur Chéraquit et ce correspondant particulier seront toujours à la limite du conflit, la polémique s'étalant ouvertement entre les deux hommes à travers les colonnes du journal, témoignage vivant du degré de passion que la guerre toute proche suscite en Haïti.

« *Ignotus* » — c'est le pseudonyme, nous l'avons déjà dit, de ce fameux « correspondant particulier » — faisait, en effet, figure de grand seigneur de la presse. L'homme parlait haut²⁷.

Infatué de sa propre personne, il saura faire sentir le poids de sa collaboration au journal, et s'attribuera en quelque sorte tout le succès de la publication²⁸. Sur cette lancée, et pour notre satisfaction, il précisait que ses sources d'informations étaient des plus sûres :

(26) *Le Matin*.

(27) Voir correspondance au directeur Chéraquit publiée le 17 mai 1898.

(28) *Le Matin*, 11 juillet 1898.

« Les faits de guerre rapportés dans nos écrits, ironisait-il même, ne sont pas, on le pense bien, tirés de notre imagination »²⁹.

A plusieurs reprises en effet, il insistera sans retenue sur ses compétences exceptionnelles, son honnêteté professionnelle et même son « flair » de journaliste. Malgré ses faibles moyens. n'avait-il pas, le conflit durant, offert des articles dont on avait pu apprécier la valeur avec des renseignements recueillis sur place et par l'étude des divers journaux étrangers ? Il mettait d'ailleurs en garde « les abonnés assidus du « *Courrier des Etats-Unis* », du « *Figaro* » et autres quotidiens français, contre ces journaux qui sont pour la plupart des organes de partis politiques qui dirigent l'opinion de leurs lecteurs suivant un programme tracé à l'avance, tandis que selon lui, les grands journaux de New-York sont plutôt des moyens d'information et de renseignements où toutes les nouvelles, toutes les opinions pêle-mêle se rencontrent... »³⁰.

Quant aux renseignements recueillis sur place, Ignotus affirmait — toujours le 11 juillet 1898 — qu'ils lui étaient transmis par un abonné du « *Matin* » qui « occupait un poste important » et qu'il recevait par câble. Il y a bien entendu ici une petite énigme sur laquelle on peut s'attarder : Ignotus ne serait-il pas justement cet abonné qui occupait un poste important ?³¹.

Journaliste épris de sa liberté, Ignotus se targuait de n'être engagé « ni pécuniairement, ni d'obligation » envers le journal. Il n'y écrivait que quand bon lui plaisait, « restant libre, soulignait-il, de (son) contact avec les lecteurs du « *Matin* »³². Mais liberté n'est pas ici impartialité. Il lui arrivera de bien marquer ses appréciations « une sympathie bien naturelle pour la cause, disait-il, de ceux que Whigt du « *Figaro* » appelle ironiquement les malheureux frères noirs de Cuba »³³.

Et s'il lui arrive d'honorer aussi les vertus guerrières du peuple espagnol « tout plein de chevaleresques traditions », il dit bien qu'il ne saurait en aucune manière « se résoudre à prendre parti contre une autre grande nation », les Etats-Unis qui, rappelait-il (en reprenant ici « un passage de la lettre de

(29) *ibid.*

(30) *Le Matin*, 14 juin 1898.

(31) *Le Matin*, 11 juillet 1898.

(32) *ibid.* id.

(33) *Le Matin*, 12 mai 1898.

M. Olney ») se sont déclarés les protecteurs contre toute intrusion européenne dans ce monde de l'Ouest où ils sont de beaucoup la puissance la plus forte ».

Tout autre semble avoir été la position du directeur Chéraquit. Et en effet, si l'effort des Cubains pour leur libération recueillait l'adhésion unanime de l'opinion haïtienne, l'intervention américaine vint diviser cette même opinion. Et, semble-t-il, il se trouvera à Port-au-Prince des partisans de l'Espagne parce qu'anti-Américains, sans qu'ils aient cessé pour autant d'être pro-Cubains.

En somme, entre deux maux, on en était à même de choisir le moindre. Tragique dilemme des décolonisations !

Dès le début du conflit, le directeur Chéraquit laissait entendre que l'intervention américaine pouvait avoir des conséquences durables pour les Antilles. La menace impérialiste qu'avait pressentie J. Marti ne devenait-elle pas chaque jour plus évidente ? Ainsi, contre l'optimisme de son « correspondant particulier », le directeur du « *Matin* » pouvait publier le 24 juin 1898 une correspondance de New-York à lui adressée et qui se passait de commentaires. Il vaut d'en reproduire une partie :

« Empire-City offre en ce moment un aspect extraordinaire. Il y règne un air de fête, mieux que cela, une fièvre d'enthousiasme dont on ne retrouverait point trace dans l'histoire. C'est la première fois en effet, depuis la guerre de l'Indépendance que les Etats-Unis entrent en conflit armé avec une nation européenne.

L'Oncle Sam triomphe. Cette constatation emplît de joie l'âme des New Yorkais, ainsi que celle de tous les citoyens fédéraux, car loin de nuire à la marche des affaires, le conflit imprime à tous les marchés, à toutes les transactions une allure plus fébrile en même temps que plus solide. La confiance est générale et elle se répercute sur les opérations mercantiles. La spéculation s'en donne à cœur joie.

L'Exchange-Building regorge d'un mouvement houleux, les grandes artères de la ville offrent un spectacle inoubliable. Toute la jeunesse des écoles de l'enseignement élémentaire a été mobilisée par les grands journaux. Les tranways, les trains de grandes lignes sont envahis par des nuées de new-papers boys qui vous mettent de force dans la main des nouvelles de Sampson's Squadron (l'escadre de l'Amiral Sampson) chaque

page de journal est illustrée d'un plan de bataille ou d'une description de rencontre entre un torpilleur infernal des Etats-Unis et un cuirassé espagnol.

« Il va sans dire que ce dernier navire est représenté en pleine explosion, tableau terrifiant où l'on voit des têtes, des bras, des jambes voltigeant dans les airs au-dessus d'une décharge explosive de toutes couleurs. De mémoire de yankee, les tirages de journaux n'ont jamais atteint le chiffre énorme auquel ils sont parvenus à l'heure qu'il est. « *La Tribune* », le « *Times* », le « *Herald* » atteignent deux millions d'exemplaires par jour !... La circulation des trains sur tous les réseaux a doublé. On est plein d'enthousiasme pour les marins, on fait fête aux militaires, les futurs héros ! John-Jacob Astor, le milliardaire, « roi du Honduras », se promène en colonel des miliciens ; les jeunes filles de la haute société essaient chez les faiseurs à la mode d'élégants costumes d'infirmières et font publier par les journaux leur portrait affublé d'un coquet brassard de soie blanche à la croix écarlate.

Les projets d'Edison font merveille, ils obtiennent eux aussi un joli succès de curiosité. Un journal a même proposé de lui conférer le grade de général en chef de génie !

Quant aux chefs de maisons importantes, de banques, d'entreprises quelconques, ils s'érigent pour la plupart en commandores galonnés par l'achat d'un yacht qu'ils dénomment dans la suite « *Dispatch Boat* » (bateau de dépêches).

Tout cela circule, s'agite, tandis que les hôtels, les clubs, les restaurants s'ornent de colossales reproductions de la physionomie du président Mac-Kinley et du Contre-Amiral Dewey, le vainqueur de Cavite. On tient de source autorisée que Mac Kinley a, en outre, décidé de pourvoir les Etats-Unis d'une armée fédérale permanente, d'une gendarmerie fédérale, d'une marine de guerre pouvant rivaliser avec celle de l'Angleterre et d'arsenaux de premier ordre.

Tout le monde, ici, estime que la guerre hispano-américaine amènera les Américains à se rendre compte de la nécessité de se constituer en un Etat armé dont l'organisation serait confiée à un grand Etat-Major, à l'instar de celui d'Allemagne »³⁴.

(34) *Le Matin*, 24 juin 1898. Sur ce remue ménage belliqueux et le rôle d'une certaine presse, voir :

— F. Portuondo, *Historia de Cuba*, La Habana 1965, p. 571.

— L. Manigat, *Evolution et révolutions, l'Amérique latine au xx^e siècle 1889-1929*, Paris, Madrid, 1972, p. 118.

Quel était donc l'enjeu de cette guerre pour qu'il y ait eu un tel déploiement d'énergie aux États-Unis ? Comment une guerre de libération nationale extrêmement localisée avait-elle pu engendrer un tel bouleversement international ? Les articles du mois de mai et de juin tenteront de répondre à toutes ces questions qui étaient sur toutes les lèvres à Port-au-Prince. On tentera, au moins, avec des fortunes diverses, d'éclairer l'opinion.

III. — LA QUESTION CUBAINE : TROIS PROTAGONISTES POUR UN ENJEU

Pour tout Haïtien, la question cubaine, c'est d'abord l'insurrection victorieuse de 1895 dont on avait suivi avec passion les péripéties. Elle nous est décrite dans un article du 12 mai 1898, saisissant raccourci des événements qui vont du « grito de Baire », et même avant, jusqu'à la veille de l'intervention nord-américaine :

« Avant de recourir encore à la fortune des armes, les Cubains voulurent cette fois-ci ne rien laisser au hasard. Marti, chef de la junte cubaine à New York, prépara longuement l'insurrection. Il réunit secrètement les fonds, les armes et les approvisionnements indispensables.

« Quand tout fut prêt, une troupe de patriotes sous le commandement de Guilhermon commença les hostilités. On était au 24 février 1895. Aussitôt, Marti quittant New York en compagnie de Maximo Gomez débarquait dans l'île tandis que Antonio Maceo arrivait d'un autre côté.

« A leur voix, les Cubains se levaient en masse, et malgré la bravoure des Espagnols, la partie orientale de l'île ne tardait pas à leur appartenir. Au mois d'avril, le maréchal Martinez-Campos débarquait à la Havane avec des renforts : mais ses efforts devaient rester impuissants. Pendant quatre à cinq mois, Maximo Gomez, profitant de la mauvaise saison et des maladies qui paralysaient les colonnes espagnoles, prépara aux environs de Puerto Principe la fameuse marche en avant qui devait assurer le succès de l'insurrection. Vainqueur à Peralejo, où il fit recueillir et soigner dans les ambulances les blessés espagnols, à Coliseo, sur les lignes de Matanzas à la Havane, Antonio Maceo, après avoir menacé la capitale, pénétra dans la province de

Pinar Del Rio (limitrophe de la Havane) où il se maintint inébranlablement.

« La mort de ce héros de l'Indépendance cubaine — mort par trahison — ne faiblit pas les champions de la liberté : M. Maceo légua aux siens son courage et sa ténacité perpétués par les généraux Maximo Gomez et Calixto Garcia : ce qui leur permit de résister vaillamment aux forces de l'Espagne commandées ensuite par le général Weyler, dont l'impitoyable sévérité ne réussit pas mieux que les procédés plus chevaleresques du maréchal Campos.

« Des ouvertures furent faites alors au gouvernement constitué des insurgés en la personne du premier président de la République cubaine, M. Salvador Cisneros, Marques de Santa-Lucia ; mais elles furent repoussées énergiquement. Ce n'était plus l'autonomie gouvernementale que Cuba réclamait, mais l'indépendance absolue. La puissante intervention des Etats-Unis leur donnera-t-elle cette indépendance absolue ? C'est le secret de l'avenir. »³⁵

Loin de nous toute velléité de décrire avec sévérité un texte de simple vulgarisation dont on perçoit aisément les limites.

Mais on doit souligner ici que, curieusement, la mort de Marti, — Marti que l'on reconnaissait pourtant pour l'âme de l'Insurrection — est passée sous silence, alors que celle de Maceo est bien qualifiée de « mort par trahison », début, on le voit, d'une polémique qui dure encore autour de la disparition du « Titan de Bronze »³⁶. Toutefois l'essentiel est dit et la question du jour était posée sans ambages : l'intervention américaine était-elle une garantie pour l'« indépendance absolue » de Cuba ?

Dès le 13 mai, « Ignotus », dont nous savons déjà toute la sympathie pour les Etats-Unis tentera d'y répondre dans une première analyse :

« Et d'abord, s'interrogeait-il, où sont les affaires aux Philippines ? Incontestablement, cet archipel est au pouvoir du

(35) *Le Matin*, 12 mai 1898.

(36) Sur cette question voir J.L. Franco, *Antonio Maceo, Apuntes para una historia de su vida*, La Habana 1973, Tome 3, p. 369, et également, de J.A. Portuondo, *La vida de A. Maceo*, La Habana 1963, p. 117.

Commodore Dewey récemment promu Contre-Amiral en récompense de sa brillante victoire navale de Cavite... «³⁷.

« Or, fait-il remarquer, le président Mac-Kinley a pu dire dans son message au Congrès que « ce triomphe a été remporté pour soutenir une cause juste et que, grâce à Dieu, un pas efficace avait été fait vers un résultat souhaitable pour la paix. »

Dès lors, pour Ignotus, il n'est point de doute :

« Ces paroles donneraient à entendre, écrit-il, que contrairement aux diverses dépêches, l'Amérique n'aurait, la guerre terminée, aucune visée de souveraineté sur les Philippines pas plus qu'elle n'en a sur Cuba »³⁸.

Mais le « correspondant particulier » du « *Matin* » était trop subtil pour s'engager à fond sur cette voie lénifiante. Pour lui, on devait plutôt s'en tenir à l'expectative³⁹. Attendre et voir, conseillait-il, « la partie importante et probablement décisive de la lutte vers laquelle se porte aujourd'hui l'attention anxieuse du monde entier sera livrée dans quelques jours dans les Antilles... »⁴⁰.

Jusqu'à quel point donc fallait-il faire confiance aux professions de foi de gouvernants nord-américains et à ces déclarations solennelles ? Ignotus répondait le 17 mai 1898 :

« Nous les croyons vraies, sincères jusqu'à preuve du contraire ».

Un mois plus tard néanmoins, le 11 juin, il semblait prendre brusquement conscience de l'ampleur de la menace impérialiste, et laissait percer alors toute son anxiété :

« Que nos lecteurs, que les diplomates haïtiens veuillent

(37) *Le Matin* du 13 mai 1898.

(38) Ibid. id. Ces déclarations de Mac Kinley étaient dans la ligne de la fameuse et ambiguë « joint Resolution » d'avril 1898. Sur sa très « relative valeur morale » voir E. Roig Leuchsenring *Cuba no debe sur independencia a las EE. UV.*, op. cit. p. 110

(39) Il ne croyait pas si bien dire. R. Guerra a mis en lumière les différentes gestions secrètes du gouvernement des Etats-Unis pour tenter d'acheter l'île de Cuba aux Espagnols :

« Habían fracasado, estaban convencidos de que no existía medio posible de entenderse en España. Desde que se llegó esa conclusión, la eliminación española fue una necesidad y una cuestión resuelta. Por lo pronto se expulsaría a España de Cuba... »

In *La expansión territorial de Los E.E.U.U.*, La Habana 1975, p. 355.

(40) *Le Matin*, 13 mai 1898.

arrêter leur méditation sur ces faits, qu'ils les étudient attentivement comme une profitable leçon de choses... »⁴¹.

Pour cet homme qui n'avait pas fait mystère de ses sympathies pour le géant du Nord, le réveil sera brutal :

« Comment comprendre qu'en moins d'un mois et demi, les Etats-Unis d'Amérique qui, disait-on, étaient sans flotte, fassent luire leur pavillon étoilé aux mâts de plus de 60 navires de guerre dans la mer des Antilles, tandis que les Espagnols n'osent aujourd'hui aventurer un seul de leurs vaisseaux dans cette mer où se trouve cependant la perle de leurs colonies, sans que ce navire ne soit tout de suite obligé d'aller dans un port quelconque chercher un refuge précipité ?

— Comment les diplomates de Washington ont-ils donc pu, tout d'un coup en pleine guerre, persuader les puissances d'Europe qui les maudissaient naguère, de conclure avec eux des traités d'amitié et de commerce avantageux pour les Etats-Unis ?

— Pourquoi donc, enfin, l'Espagne aujourd'hui affaiblie, écrasée, se voit-elle abandonnée ainsi par ces mêmes nations généreuses, chevaleresques, qui craignent maintenant non seulement de lui témoigner ouvertement leur amitié, mais appréhendent encore les conséquences futures de leurs sympathies passées ? »⁴².

Alors, devançant même la fameuse génération de 1898⁴³, il montre les plaies, fustige les illusions et dénonce les responsables des malheurs de l'Espagne, d'une Espagne qu'il prend alors en pitié, tout comme s'il eût été un de ses meilleurs fils :

« Vous, Denis Guibert, Marc Landry, Figaro — vous, journalistes et intellectuels inconscients — diplomates espa-

(41) *Le Matin*, 17 mai 1898.

(42) *Le Matin*, 10 juin 1898.

(43) Sur cette « Génération de 98 », voir Rafael Pérez de la Dehesa : « El desastre del 98 actuó de catalizador de este movimiento, que encontró su portavoz y jefe en Joaquín Costa... »

In *El Pensamiento de Costa y su influencia en el 98*. Madrid 1966, p. 168. Costa avait demandé de fermer « sous double clef le tombeau du Cid » !

Contre cette génération on observe parfois une certaine prévention. Pour P. Laín Entralgo c'est « la version del arbitrismo que corresponde à los supuestos del nacionalismo democrático ».

España como problema Madrid 1956, I, p. 110, voir également les observations de Junón de Lara, *La España del siglo XIX*, Paris 1961, p. 323 et suivantes.

gnols, honneur castillan, faux amour-propre, inopportunes traditions, toréadors prétentieux, Don Quichottes ignorants, c'est vous qui êtes la vraie cause des malheurs actuels de la pauvre et fière Espagne. C'est vous qui avez été vaincus à Manille, emmurés à Santiago, reniés, bafoués dans le monde entier !

O vous donc qui prophétisiez hier au nom de l'humanité pour l'amour de cette Espagne que vous avez si mal servie, taisez-vous aujourd'hui !

Ou plutôt, oui, parlez, écrivez et conseillez à votre infortunée victime de mettre de côté toutes ces vieilles ferrailles et tous ces sentiments de chevalerie surannée ; dites-lui de cesser une lutte disproportionnée, fatale, ruineuse pour elle et de demander enfin à son victorieux adversaire une paix honorable qu'il leur est encore temps d'obtenir à des conditions honorables et que peuvent accepter encore aujourd'hui d'état de ses finances et le respect de sa dignité⁴⁴. »

IV. — LE CONFLIT AU JOUR LE JOUR

MAI - JUILLET 1898

Il n'est pas exagéré d'avancer que le journal « *Le Matin* » fournit l'une des premières chronologies critiques de la guerre hispano-cubano-américaine pour la période qui va de la mi-mai à la mi-juillet notamment⁴⁵.

Sur les prolégomènes de la bataille navale qui se prépare, c'est un luxe de détails :

Voici tout d'abord, suivant une rétrospective du 13 mai 1898, la flotte espagnole qui, aux ordres du Contre-Amiral Cervera, quitte le 29 avril 1898 Saint-Vincent du Cap Vert « surveillé attentivement, nous indique-t-on, par le vapeur du New-York Herald, l'Averly Hill »⁴⁶.

(45) L'unique chronologie critique que l'on possède à Cuba est celle de Felipe Martínez Arango qui est de 1948, éditée pour la première fois à la Havane en 1950. L'œuvre a été rééditée en 1975 par l'« Instituto Cubano del Libro ».

(46) *Le Matin*, 13 mai 1898, article du correspondant particulier « Ignotus ». « L'escadre du Cap Vert quitte Saint-Vincent le 29 avril direction Sud-Ouest... Les croiseurs *Infante Maria Teresa*, *Almirante Oquendo*, *Viscaya*, *Cristobal Colón*.

Trois contre torpilleurs : *Plutón*, *Terror*, *Furor*.

Les torpilleurs *Ariete*, *Rayo*, *Azor* sont absents... »

La position de la flotte américaine placée sous le commandement de Sempson ne nous est pas donnée, le journaliste se contentant de nous signaler pour l'heure qu'elle avait quitté Kay West le 2 mai pour barrer la route à l'ennemi, les côtes de Cuba laissées à la surveillance d'une simple flotille.

Le 16 mai et même avant, le 15, à côté d'un compte rendu du Te Deum chanté à la cathédrale en l'honneur du président Sam, ce sont quelques nouvelles brèves parfois fantaisistes, comme l'annonce de la destruction de trois navires américains près de la Barbade, ou encore une victoire remportée sur la flotte américaine par l'escadre espagnole de Samana. L'honorabilité du journal est sauvée néanmoins : « Il s'agit de bruits » précise-t-on, qui circulent à Port-au-Prince⁴⁷. « Ignotus » se tait. Il sait, mais il attend son heure. Déjà en conflit avec le directeur Chéraquit, il se contente, dans un article de 18 lignes seulement, « d'annoncer l'orage ». C'était le 18 mai⁴⁸.

Deux jours plus tard, Ignotus lèvera toute équivoque en signant un article au titre particulièrement évocateur « *Toro et Toréador* », bien à la mesure en tout cas du drame qui se jouait⁴⁹. Le « Toréador », c'est bien entendu l'escadre de Cervera qui, partie le 29 avril « aurait dû être douze jours après dans les eaux de Porto-Rico ». Loin de cela, le « Toréador » apeuré, avait pris la fuite devant l'autre « qui l'attendait impassible, formidable, puisamment armée au centre de l'arène ! ». On n'ignore pas en effet que Cervera avait habilement et prudemment évité le contact avec Sampson, sachant déjà qu'il allait au sacrifice⁵⁰. Pas plus à la Martinique qu'à Curaçao, il n'avait pu obtenir du charbon, un de ses bâtiments « El Terror » restant même à Fort-de-France pour y réparer ses chaudières endommagées.

Le 19 mai, néanmoins, toujours à la recherche du précieux combustible et avec l'intention de poursuivre sa route vers la Havane, l'escadre de Cervera forte de six unités, est entrée à Santiago de Cuba, trompant la vigilance des Nord-Améri-

(47) Ne s'agissait-il pas surtout de petits combats navals au large de Cuba ou d'escarmouches entre des bateaux américains et les défenses de l'île ? Curieusement le bombardement de San Juan du 12 mai n'est pas relaté.

(48) *Le Matin*, 18 mai 1898.

(49) *Le Matin*, 20 mai 1898.

(50) « Con la conciencia tranquila voy al sacrificio » avait-il écrit à son gouvernement avant de lever l'ancre à Saint-Vincent du Cap Vert ; voir, M. Fernandez Almagro, *Historia politica de la España contemporanea* (3) 1897-1902 - 1968 Madrid, p. 78.

cains⁵¹. Mais dès lors, elle est prise au piège, on ne l'ignore pas. Le 24 mai, le blocus du port est commencé. Le 26 mai, il est déjà trop tard pour tenter sans risques majeurs, une sortie vers Puerto Rico. L'affaire avait donc lieu à Santiago de Cuba, sur mer et sur terre⁵².

Durant les quinze premiers jours du mois de juin, « *Le Matin* » consacrera toute une série d'articles minutieux sur les faits et gestes des deux flottes et sur les débarquements de fantassins nord-américains réussis grâce à l'appui des forces cubaines, notamment dans la baie de Caimanera⁵³. Une fois de plus, les renseignements seront de première main :

« Le croiseur Cincinatti est depuis le 6 juin, précise-t-on, au môle Saint-Nicolas, porteur de dépêches pour Washington »⁵⁴.

D'ailleurs, le 16 juin 1898, Ignotus entend faire le point :

« Aujourd'hui que tout l'intérêt de la guerre se concentre dans la rade que l'Amiral Cervera a choisie comme dernière station de son habile pèlerinage, Santiago est le point où convergent toutes les forces des Américains. Ce port doit être attaqué par mer et par terre.

« Mais c'est plutôt sur la terre ferme que la lutte sera active et doit être décisive, l'escadre américaine de blocus sous le haut commandement de l'Amiral Sampson ayant pour mission principale de retenir étroitement prisonniers de la rade de Santiago les six navires espagnols sous les ordres de Cervera.

Déjà, près de 10.000 Américains ont débarqué et cette

(51) Sur ce point voir F. Martínez Arango op. cit. p. 66 (6 unités) (*Infanta Maria Teresa, Almirante Oquendo, Cristobal Colon, Vizcaya, Furor, Pluton*).

(52) *Le Matin*, le 11 juin, donne la composition de la flotte américaine en face de Santiago : « 6 navires espagnols sont stoppés par la flotte américaine soit :

- 3 cuirassés de 1^{re} classe (*Iowa, Orégon, Massachussets*)
- 1 cuirassé de 2^e classe (*Texas*)
- 2 croiseurs cuirassés (*New york, Brooklyn*)
- 1 canonnière (*Nashville*)
- 3 croiseurs (*New Orleans, Maiblehead, Minneapolis*)
- 1 contre torpilleur (*Scorpion*)
- 1 croiseur dynamiteur (*Vesuvius*)
- 2 croiseurs auxiliaires (*Harward, Yale*)
- 1 canonnière auxiliaire (*Eagle*) ».

(53) *Le Matin*, 13 juin « Les Américains sont en possession des chemins de fer et des bateaux charbonniers » (dernières nouvelles).

(54) Ibid (article du correspondant « Ignotus »).

armée imposante jointe aux forces cubaines conduites par Calixto Garcia, se prépare à faire le siège de la ville pour dans peu de temps donner l'assaut à Santiago. C'est pourquoi, les Américains ont tout d'abord commencé à isoler entièrement la ville du reste du monde, en lui coupant le câble qui la reliait à Haïti »⁵⁵.

Dix jours plus tard, cette « avarie » sera réparée, le câble rétabli mais au profit des Américains. Le 25 juin « *Le Matin* » annonce que les communications télégraphiques avec Santiago sont rétablies : « Les informations immédiates sur les événements de la guerre américano-espagnole vont être reprises »⁵⁶.

Mais l'important en cette fin de juin, à la veille même de la catastrophe, c'est que les nouvelles du front sont assorties de considérations sur la politique et la diplomatie dont la guerre n'était que le prolongement. Ainsi, le 25 juin, on intéresse les lecteurs aux débats orageux qui ont lieu aux « Cortès » à Madrid et où Roméro Robledo tient la vedette⁵⁷, aux démarches du ministre Sagasta⁵⁸ et à la proclamation au peuple cubain du Président de la République de Cuba, Bartolomé Maso. Ignotus tout en faisant confiance aux hommes d'Etat américains, à Sherman notamment, Secrétaire d'Etat aux Relations extérieures, qui se déclare opposé aux conquêtes militaires fait néanmoins état des articles de journaux nord-américains où une large place est déjà faite à l'après-guerre :

« Ce n'est ni plus ni moins, écrit-il, que l'annexion de Cuba qui est en cause... »⁵⁹.

A partir du 2 juillet, on trouve dans les colonnes du « *Matin* » un reportage complet sur le désastre, c'est-à-dire l'issue respective des combats engagés dans la baie de Santiago et contre les défenses de la ville.

Ainsi, le 4 juillet, les « dernières nouvelles » font état de la progression du chef des troupes américaines, le général Shafter, qui réussit à occuper une excellente position sur les hauteurs de Santiago « d'où, nous dit-on, il peut bombarder la ville ». C'est que, dès le 1^{er} juillet, Santiago de Cuba sera sou-

(55) *Le Matin* du 16 juin.

(56) *Le Matin* du 25 juin.

(57) *Le Matin* du 25 juin.

(58) et (59) Id.

mise à un intense bombardement par terre et par mer, le commandant en chef, le général Linares, blessé, devra céder son poste au général Toral⁶⁰.

Mais c'est encore à Ignotus que l'on devra une très longue description des faits de guerre dans plusieurs articles sous le titre générique des « Américains à Cuba ». Pour ses lecteurs, il remontera même aux célèbres conférences entre les chefs d'Etat-Major des armées cubaine et américaine « la première à la mi-juin, entre Calixto Garcia et Sampson, à bord du vaisseau-amiral de « *New-York* » ; l'autre, au camp du général cubain, le 20 juin, à Aserradero », à laquelle prendront part, outre le lieutenant-général, C. Garcia, l'Amiral Sampson et le général Shafter⁶¹. Plusieurs renseignements nous sont alors fournies sur les opérations combinées qui sont entreprises par les forces alliées contre « les 8 à 10.000 » Espagnols acculés à Santiago.

Le 5 juillet, Ignotus précise que « 40.000 soldats américains seront bientôt sous les murs de Santiago ». Et d'ajouter à propos des visées de la stratégie nord-américaine :

« Le gouvernement des Etats-Unis veut faire de ce port (Santiago), plus rapproché du centre des hostilités que Key-West et Tampa, une base d'opérations pour les expéditions futures de troupes de débarquement à Porto-Rico et sur d'autres points du littoral sud de Cuba »⁶².

L'article aura aussi le mérite d'attirer l'attention sur la situation des populations civiles affamées et apeurées, devenues la proie « des canons à la dynamite » du *Vesuvius* que les Américains expérimentaient à bon compte⁶³.

Ce n'est que le 6 juillet, puis à nouveau le 8 juillet que « *Le Matin* » consacrera des articles à l'inégale bataille navale du 3 juillet entre les six unités de la flotte espagnole et les puissants bâtiments de guerre nord-américains : « Le chat a enfin pris la souris ! » s'écrie Ignotus. « L'Amiral Cervera n'a pas voulu rester inactif alors que le brave général Linares continuait une défense renouvelée de Saragosse. En vaillant

(60) *Le Matin*, 4 juillet 1898.

(61) Ibid. « Les Américains à Cuba ».

(62) Ibid. 5 juillet 1896.

(63) Voir article du 7 juillet consacré à cet engin qu'Ignolus qualifiait avec raison « d'infernal ».

et héroïque combattant, Cervera, guidé par un sentiment d'honneur militaire, a dû donc forcer la passe que fermait imparfaitement l'épave du «Merrimac»⁶⁴. On connaît la suite. L'article du 8 juillet, qui, curieusement, situe la bataille au 4 juillet, à 9 h 30 du matin (erreur de typographie ? On ne sait), nous en dressait le bilan :

— Côté espagnol : « 75 officiers et 1.600 hommes prisonniers, 150 hommes tués ou noyés, 160 blessés.

— Côté américain : « 1 homme blessé, un officier tué »⁶⁵.

Sur terre, la situation n'allait pas être plus brillante pour les Espagnols, on le sait. Ce même article du 8 juillet faisait état « d'un cessez-le-feu établi pour l'évacuation des civils, 15 à 20.000 personnes, dont beaucoup très âgées. Mais Santiago ne se rend pas, malgré l'action combinée des forces armées américaines (généraux Wheeler, Lawton, Kent) et cubaines (général Garcia). De fausses rumeurs commencent à circuler à Port-au-Prince. « *Le Matin* », quant à lui, « se refuse à forger des nouvelles, même pour faire « plaisir », lit-on dans un très court éditorial du 14 juillet 1898 »⁶⁶.

Mais, le 16 juillet, les « *dernières nouvelles* » ne laissent plus de doutes sur l'issue de la guerre : « La cour de Madrid, écrit-on, aurait prié l'ambassadeur français à Washington, de demander aux Etats-Unis les conditions de la paix »⁶⁷. Ce même jour, d'ailleurs, Santiago de Cuba se rendait aux autorités nord-américaines.

La guerre est finie⁶⁸. Mais déjà « *Le Matin* » s'attachait aux conséquences qu'elle comportait, et d'abord en Espagne même où c'est la crise ministérielle, « la Régente ayant même fait part au ministère de sa détermination de se retirer »⁶⁹.

(64) *Le Matin*, 6 juillet 1898. Ignotus ignore manifestement l'ordre du capitaine général Blanco du 2 juillet qui envoie l'amiral Cervera et les siens à la mort.

(65) *Le Matin*, 8 juillet. Nous y relevons une seule erreur : c'est 350 morts et non 150 (typographie ?), qu'il faut déplorer pour les Espagnols.

(66) *Le Matin*, 14 juillet ; mais le 9 puis le 11 juillet, en est dans l'erreur en accréditant la date du 4 juillet pour la prise de Santiago !

(67) Id. 16 juillet.

(68) *Le Matin*, 18 juillet : « Notre correspondant particulier Ignotus nous informe que 24.000 Espagnols se sont encore rendus au général Shafter il y a 3 ou 4 jours. Le nombre total de prisonniers espagnols est de 48.000 hommes dans la province de Santiago de Cuba. »

(69) *Le Matin*, 16 juillet.

V. — LA GUERRE EST FINIE

Le 17 juillet 1898, les forces nord-américaines pénètrent dans la ville de Santiago de Cuba. Le drapeau espagnol est amené. A 12 heures très exactement, il est remplacé par le drapeau américain, l'armée cubaine restant aux portes de la ville. On imagine l'indignation qui parcourt les rangs des combattants Mambis traités en forces auxiliaires de seconde zone sur leur propre territoire national. On n'ignore pas les termes de la lettre indignée que le général Calixto Garcia adresse au général Shafter avant de se retirer avec toutes ses forces et de renoncer en guise de protestation à ses fonctions de Chef du Département Oriental ⁷⁰.

Alors que les soldats cubains livrent les dernières batailles contre les troupes espagnoles en déroute, l'Etat-Major nord-américain commence déjà à s'occuper des questions administratives ⁷¹.

Sur l'autre front de bataille, Porto-Rico, c'est le débarquement des troupes nord-américaines à Guanica, le 25 juillet. Le 6 août, les Espagnols rendent également la place de San Juan aux troupes du général Miles ⁷².

Durant toute cette période, « *Le Matin* » s'efforcera, avec des fortunes diverses, de renseigner ses lecteurs. A partir du 13 août néanmoins, des nouvelles beaucoup plus fondées commencent à tomber, s'agissant des négociations pour la paix.

Le numéro du 17 août titre :

« L'indépendance de Cuba a été proclamée :

Vive Cuba libre et indépendante ».

On relate alors les manifestations de liesse qui eurent lieu le dimanche 14 août à Port-au-Prince ⁷³. Ainsi au café cubain de M. Mier, rhum et champagne se sont mêlés « on s'est rendu en procession chez M. Powell, ministre plénipoten-

(70) Sur cette affaire voir M. Martínez Arango : *Cronología* op. cit. p. 112-113. Voir appendice 1.

(71) Ibid p. 122 « Llega a la ciudad de Santiago de Cuba Mister Jarvis Vice-Présidente de la North America Trust Company... »

(72) Voir notamment : *Crónica de la guerra hispano-americana en Puerto-Rico* por Angel Rivero Capitán de Artillería — Rio Piedras 1972, p. 181 et suiv.

(73) *Le Matin*, 17 août 1898.

tiaire des Etats-Unis. Le lendemain, le docteur J. E. Nunez recevait en sa résidence des personnalités haïtiennes « tous amis de Cuba » :

« Au champagne qui a coulé à flots, M. Powell a bu à la prospérité et à l'indépendance du Cuba, et donné l'assurance que l'armée et la marine des Etats-Unis, qui venaient de montrer au monde qu'ils pouvaient se mesurer avec l'armée et la marine de n'importe quelle puissance européenne, sauraient défendre la nouvelle née au rang des nations contre les agressions et les tracasseries des puissances d'Outre-Mer. Enfin, M. le docteur Nunez, toujours éloquent lorsque la fibre patriotique vibre dans son cœur, a remercié tous ceux qui avaient constamment montré de la sympathie pour la cause cubaine et qui n'avaient pas douté du triomphe du droit et de la liberté : « Lorsque le moment sera venu, a-t-il ajouté, pour Cuba de payer ses dettes de reconnaissance, il citera vos noms parmi ceux des plus nobles et des plus persévérants coopérateurs à l'indépendance de Cuba » ⁷⁴.

Le numéro du 26 août faisant état des « Adieux de la Colonie Cubaine » et d'une lettre du docteur Julio E. Nunez au directeur du journal « *Le Matin* » qui mérite d'être citée ici :

« Au moment de quitter ce pays où elle a trouvé une généreuse hospitalité, et où elle laisse de profondes sympathies, la colonie cubaine de cette ville dont je suis le représentant vient vous prier de transmettre au peuple haïtien l'expression de sa reconnaissance et de ses regrets.

Appelé par la patrie qui réclame le concours de tous ses enfants, pour son organisation sociale, la colonie cubaine ne saurait se soustraire à ce devoir patriotique. Mais elle n'oubliera jamais, soyez-en persuadé, l'accueil bienveillant qu'elle a trouvé ici dans ses jours d'épreuve, et animée de l'esprit de solidarité qui doit exister entre tous les hommes pour le bonheur de l'humanité, elle accompagnera de ses vœux tous les efforts que pourra tenter le peuple haïtien en vue d'implanter dans son sein le bien-être et la prospérité.

Veillez agréer, je vous prie, monsieur le Directeur, tant au nom de la colonie cubaine qu'au mien propre, l'assurance de notre profonde gratitude et de nos sympathiques regrets ».

Docteur Julio E. NUNEZ. ⁷⁵.

(74) Idem.

(75) Id. 26 août 1898.

La guerre de Cuba était exemplaire pour les mouvements de décolonisation dans le monde :

— Ou Cuba libre renforçait le mouvement de confédération des Antilles ardemment souhaitée par le général en chef des armées cubaines, le Dominicain Maximo Gomez ⁷⁶, et d'autres patriotes antillais au premier rang desquels il faut nommer le Porto-Ricain Ramon Emetario Betances ⁷⁷ ;

— Ou Cuba était érigée en fausse république sous la férule de l'allié nord-américain et peut-être même deviendrait-elle un territoire annexé au destin ambigu d'Etat libre associé ⁷⁸.

Dès le 20 juillet, « *Le Matin* » qui a dû se passer des services du fameux Ignotus, prend nettement position en ouvrant ses colonnes à un autre journaliste bénévole présenté comme un abonné du journal :

« Cuba sera-t-elle libre et indépendante ?

Ne sera-t-elle pas colonie américaine ?

N'entrera-t-elle pas de force dans l'Union Etoilée ? ».

« Ces questions, notait-il, ne manquent pas d'intérêt pour nous Haïtiens, car elles peuvent se transformer en ces deux autres : les Etats-Unis d'Amérique veulent-ils laisser aux petites républiques leur indépendance ? Ou bien veulent-ils les englober ? ».

« Cuba ne sera point colonie américaine. L'honneur de l'Amérique s'y oppose. Des déclarations aussi exceptionnelles que celles votées par le Congrès américain ne seront pas méconnues.

« Cuba sera indépendante. Elle organisera son mouvement ; que ce gouvernement soit une dictature ou une démocratie : il sera plus aisé au peuple cubain de l'établir et de le

(76) Voir Emilio Rodríguez Demorizi : *Papeles Dominicanos de Maximo Gómez*. C. Trujillo 1954. Notamment lettre du gouverneur à son épouse, 27 juillet 1896 : « En vano los Yankees con su poderoso mercantilismo y sus aspiraciones absorbentes tratan de enamorar a Cuba aprovechándose de sus conflictos. Ella será libre ; les pagara sus favores cortésmente pero no se echará en sus brazos y Santo Domingo será su predilecta y lo será por la sangre y por la Historia ; por su sol y por sus brisas », p. 163.

(77) Carlos M. Rama, *La idea de la federación antillana en los independentistas puertorriqueños del siglo XIX*. Río Piedras 1971 Passim.

(78) Juan Gualberto Gómez, *Por Cuba Libre*, 2^e Ed. p. 221, Las soluciones : la anexión y la independencia (La Habana 1975).

laisser évoluer qu'il ne l'a été aux anciens esclaves de Saint-Domingue. Les horreurs de la guerre civile et des compétitions diverses qu'on nous prédit, l'incacacité gouvernementale sur laquelle on se base pour augurer du sort qui attend les Cubains libres et indépendants, sont des épouvantails créés par des esprits prévenus ou des âmes craintives. Les Cubains sont mûrs pour l'indépendance. Ils ne sortent pas des chaînes comme les hommes de 1804 pour se créer subitement gouvernants et administrateurs. Même sous le joug espagnol ils ont été à une école politique où ces efforts même s'ils étaient obligés pour préparer leur émancipation ont formé leur esprit aux difficultés de leur propre direction. Ils ont eu le contact des peuples civilisés ; ils sont en grand nombre instruits et policés ; ils sont tous industriels et agricoles. Leurs progrès seront étonnants ⁷⁹.

Mais après cette homélie à la gloire de Cuba indépendante, le commentateur envisageait aussi l'envers de la médaille, l'autre éventualité, c'est-à-dire le redoutable écueil qui guettait également la liberté cubaine, l'annexionisme.

Contre cette absorption de Cuba par les E.E.U.U. il était cependant un obstacle de taille : le préjugé de couleur : « Il y a quelques années déjà, un homme au sens politique pénétrant et large, un logicien aux vues sûres et précises, M. A. de Tocqueville, présentait comme un danger pour l'union américaine la présence de noirs sur cette grande terre, leur force de reproduction et par conséquent l'augmentation de leur population par le croisement avec la race blanche... ».

Depuis les « frayeurs des Yankees » n'ont-elles pas augmenté ?

« La population noire s'est accrue dans de grandes proportions. Les noirs envahissent tous les centres, ils dirigent des peuples, organisent des cultes, s'infiltrent dans l'administration, le préjugé du blanc n'est pas éteint... le danger nègre prend de larges proportions... »

« Et c'est maintenant, pensez-vous, que le peuple américain bénévolement rompant avec des idées préconçues, viendrait ajouter à son drapeau une étoile noire, et à sa population

(79) *Le Matin*, 20 juillet 1898.

1.500.000 noirs qui deviendraient aussitôt citoyens américains »⁸⁰.

Le 26 juillet, un deuxième article s'interrogeait sur la forme souhaitable de gouvernement pour Cuba :

« L'avenir de Cuba sera ce que le voudront les Cubains. La forme du gouvernement qu'ils adoptent indiquera aussitôt le sort qui leur est réservé et la part d'influence que les Etats-Unis exerceront sur ce jeune peuple tant dans sa vie intérieure que dans ses relations extérieures...

« Les Cubains fonderont une république, mais ce gouvernement sera civil ou militaire, partant heureux ou malheureux ; et là est, selon nous, toute la question de leur avenir. Malheureux s'ils se livrent à la force et se laissent conduire par le sabre... ».

L'allusion à l'ère des caudillos et des « pronunciamientos » qui avait ensanglanté les jeunes républiques américaines était claire. L'exemple à ne pas suivre justement était celui d'Haïti. « *Le Matin* » avait le courage de le dire :

« Loin de jeter ces armes inutiles après le combat, loin de réserver pour les musées à venir ces habits glorieux troués de mitrailles et rouges du sang des vaincus, loin d'abandonner pour la charrue laborieuse et productive le sabre qui ne vaut que pour tuer, nous sommes restés dans nos loques sanglantes, la carabine au poing. Nous avons organisé un gouvernement militaire...

« Que produit ce système de gouvernement ? Oh ! Ne cachons rien nous sommes en face de frères qui entrent dans la vie des peuples indépendants, nous leur devons nos leçons d'aînés et nos conseils d'amis. Or, ce système de gouvernement, cette folie de rester toujours couverts d'armes et de galons n'a produit que des guerres civiles et des déboires à la nation... »

En un mot, l'instabilité politique, « l'odeur énivrante

(80) *Le Matin*, 20 juillet. Cependant voir à ce sujet la correspondance du sous-secrétaire à la Guerre des Etats-Unis J.C. Breckenridge au lieutenant général Miles chef de l'armée américaine d'invasion (du 24 décembre 1897) : « Recomiendo a usted muy especialmente procure ganarse, por todos los medios posibles, el afecto de la raza de color, con el doble objeto, primero, para procurarnos su apoyo para el plebiscito de anexión... in Collazo Enrique. *La guerra de Cuba*, La Habana, 1926, p. 186.

de la poudre, le chaos économique sont des prétextes à l'intervention étrangère :

« Les Américains furieux d'avoir en vain prêté leurs forces à un peuple indigne de s'administrer, s'immisceraient dans ses affaires intérieures ; ils interviendraient pour protéger leurs intérêts et une fois dans cette voie... ils imposeraient le protectorat avec toutes les charges et tout ce qu'il contient de restrictions pour cette indépendance si chèrement conquise par la souffrance et par la mort. »⁸¹

* * *

Ce n'était pas d'ailleurs seulement la question de l'indépendance de Cuba qui se posait sous cet angle en cette fin de l'année 1898. Pour Haïti si proche du théâtre de la première incursion nord-américaine il y aurait là une leçon à méditer :

« C'est maintenant qu'il faut agir, lit-on dans *Le Matin* du 11 août mais qui devra agir ? qui devra faire cette réaction nécessaire ? Le peuple est prêt. Il est mûr pour les réformes, mûr pour le progrès, gouvernants, c'est de vous qu'il attend le signal de l'action ne nous laissons point imposer par la force ce que nous voulons obtenir par notre propre volonté...

« Si l'Amérique veut que les peuples qui l'entourent se gouvernent eux-mêmes dans la pleine jouissance de leur indépendance, elle n'entend point non plus qu'ils se gouvernent mal dans le sens de l'inaction ou du recul. Go head ! dit-elle et si vous ne pouvez vous donner, si vous ne ne voulez pas vous donner cette impression de nation qui marche en avant, elle vous la donnera elle-même. Attention ! »⁸²

L'avertissement était on ne peut plus clair : les Antilles n'étaient-elles pas sur la route obligée de l'expansionnisme nord-américain ? Et du même coup, la guerre de Cuba n'allait-elle faillir à la mission que lui avait assignée l'apôtre José Marti ?

Telles étaient les appréhensions du jour :

(81) *Le Matin*, 26 juillet.

(82) *Le Matin* du 11 août.

« Les îles antiléennes, lit-on encore une dernière fois dans *Le Matin* du 24 août seront ce que ses habitants voudront qu'elles soient : colonies ou îles indépendantes. »

« Peuples des Antilles nous n'avons plus à craindre les convoitises de l'Europe, nous nous trouvons aujourd'hui seulement en face d'une unique puissance : la grande et glorieuse république étoilée. »⁸³.

Alain YACOU,
*Centre Universitaire
des Antilles et de la Guyane.*



(83) *Le Matin* du 23 août.